Document generated on 04/17/2024 9:35 a.m.

Inter
Art actuel

Julien Boily, *Paradigme objet*

Nathalie Bachand

Number 128, Winter 2018

Technocorps et cybermilieux

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87450ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bachand, N. (2018). Julien Boily, *Paradigme objet*. *Inter*, (128), 40–41.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

> Julien Boily, *Paradigme objet*, Centre Bang. De gauche à droite : *En direct de Dota 2 Cybersport*, sérigraphie, 2017; *Sans titre*, sculpture, 2017; *Black Friday*, huile sur toile, 2016.

JULIEN BOILY, *PARADIGME OBJET*

▶ NATHALIE BACHAND

Rassemblant des tableaux à partir desquels l'artiste a développé un nouveau corpus d'œuvres (une série d'objets sculpturaux et de sérigraphies), l'exposition *Paradigme objet* présenté au centre Bang (espace séquence) du 8 juin au 12 août 2017 nous parle de hors-champ, de perception périphérique et de la relation entre ce qui est perçu, qui habite le monde, et ce qui nous habite, que nous ne percevons pas toujours.

Artiste originaire de Saint-Gédéon au Lac-Saint-Jean, Julien Boily, qui vit et travaille actuellement à Chicoutimi, développe depuis plusieurs années une pratique artistique s'articulant autour de la représentation d'objets de notre environnement quotidien, souvent inspirée de la peinture des grands maîtres hollandais du XVIIe siècle. Sa pratique, principalement en peinture à l'huile, s'est récemment élargie pour s'incarner dans des objets sculpturaux, de la sérigraphie et de l'impression numérique augmentée de projection vidéo. Par ce déploiement vers de nouveaux modes d'expression, la question de la représentation s'est complexifiée de celle de la forme donnée à l'idée.

C'est avec trois tableaux à l'huile – pièces majeures de l'exposition – qu'il convient d'amorcer la réflexion : « Hi&Lo (Devant la foule) », « Hi&Lo (Devant Pieter Claesz) » et « Black Friday », tous réalisés en 2016. En questionnant la réalité perceptible, ces œuvres mettent en scène des objets ambivalents, qui se situent quelque part entre le reconnaissable et l'incertain. Ces objets, des sphères, se présentent comme des énigmes contemporaines où métaphysique et technologie se rencontrent en état d'apesanteur, hors du monde. La situation spatiale ambiguë qui est représentée dans ces tableaux se trouve complexifiée par les réflexions que nous retournent les sphères en flottaison. Combinant des matières polymères lustrées et des surfaces métalliques polies (miroirs), elles reflètent toutes d'improbables hors-champs, composant sous nos yeux des récits spatiotemporels fragmentés.

Deux des trois tableaux en particulier nous donnent à voir le duo d'objets sphériques nommés « Hi&Lo », tirant leur appellation du fait qu'ils affichent ces mots sous forme alphanumérique, à la manière de radios-réveils – mais de quel type de temporalité *Hi* et *Lo* peuvent-ils être l'indication ? Leur identité demeure incertaine : l'évocation du cadran reste au seuil d'une étrange ressemblance. Parfaitement sphériques, ils semblent être constitués d'assemblages de matières métalliques, plastiques et électroniques. Cependant, leur condition de sphère les rend impropres à être posés sur une surface plane. Plutôt, ils flottent au-dessus de planches de mélamine : alliage de particules de bois aggloméré que camoufle un travail de placage de feuilles de résine colorées.

Que signifie cette suspension ? Ces objets sont-ils soumis à des forces électromagnétiques ? Appartiennent-ils à un univers parallèle, relevant de mystérieuses lois métaphysiques ? Ils sont, dans tous les cas, porteurs de microrécits que nous pouvons lire sur leur surface, objets témoins de notre condition humaine. La question de la surface y occupe d'ailleurs une place particulière. La réflexivité des sphères, tout autant que l'opacité de la mélamine, sont des comportements

caractérisant deux types de surfaces : le reflet renvoie une scène en hors-champ ; la feuille opaque de mélamine laisse voir, en coupe, l'aggloméré de bois qui se trouve dessous. La surface est-elle miroir ou matière noire insondable ?

La sphère est une forme qui permet d'obtenir une importante profondeur de champ lorsqu'elle renvoie la réflexion d'éléments externes. C'est le cas ici d'une affluence de gens avec « Hi&Lo (Devant la foule) » et « Black Friday », et d'une scène plus complexe, où nous voyons notamment la représentation partielle d'un tableau de Pieter Claesz, peintre néerlandais du XVIIe siècle bien connu pour ses natures mortes baroques, avec « Hi&Lo (Devant Pieter Claesz) ». Au reflet d'un fragment de ce qui semble être *Still Life with Silverware and Lobster* (1641) du fameux peintre s'ajoutent celui de la planche de mélamine ainsi que l'image d'un écran d'ordinateur qui nous informe de la provenance d'une source lumineuse et nous montre une désormais banale page Facebook, avec son *feed* et ses notifications en attente.

« Hi&Lo (Devant Pieter Claesz) » pourrait aisément faire l'objet d'un texte d'analyse à lui seul, mais retenons seulement qu'a lieu ici une rencontre entre tradition et postmodernité, qui advient en dehors même du temps. Avec les mentions *Hi* et *Lo* pour seules mesures horaires – qu'indique l'afficheur alphanumérique –, le temps n'a plus d'autre espace où déployer ses événements que le haut et le bas, qui deviennent en quelque sorte l'endroit et l'envers d'une même perspective spatiotemporelle. Dans « Hi&Lo (Devant Pieter Claesz) », le reflet de *Hi* dans la sphère miroir est *Lo*, alors que le reste du hors-champ révèle l'improbable rencontre entre une « authentique » nature morte du XVIIe siècle et un réseau social où nos vies du XXIe siècle se trouvent reflétées en temps réel : l'écran n'est-il pas devenu le miroir de nos vanités quotidiennes ?

La question de la technologie et du numérique, déjà posée dans les tableaux sous forme de sujets, se retrouve formellement transposée, pour ainsi dire, avec la série de trois sérigraphies présentées dans l'exposition. D'abord réalisées grâce à un logiciel 3D, les images sont ensuite ramenées dans l'univers de la 2D par le procédé sérigraphique. Ce passage d'une forme vers une autre entraîne une perte de définition qui les met à distance de leur origine numérique pour les enraciner dans le monde analogique. Il s'agit pour l'artiste, par cette série, de réfléchir au langage de la 3D et à la manière dont cette « langue » nous parle du monde réel. Le numérique nous a habitués à une certaine représentation de la réalité, au point où nous ne voyons plus le mensonge de l'image lorsqu'il nous est montré à l'écran : la 3D *est* la réalité et la résolution du monde, bien au-delà des 300 ppp (dpi).

Intitulées « Hi&Lo (Devant Hoover) », « Épinettes » et « En direct de Dota 2 Cybersport », les sérigraphies reprennent le thème visuel du double objet en suspension, mais cette fois en explorant la manière dont le procédé, en l'occurrence la 3D, peut informer le sujet. Qu'il s'agisse du barrage hydroélectrique Hoover, d'une compétition de jeux vidéo ou encore d'une forêt, il y a dans chacune de ces images l'instauration d'un dialogue entre le monde réel et sa possible résonance avec celui de la modélisation 3D. La sphère – objet de réflexion, toujours – y côtoie de la minéralité de synthèse, un cube mystère, une surface d'eau sans profondeur. Toutes ces images trahissent leur appartenance à l'univers du numérique : soit elles en proviennent exclusivement, soit leur aspect visuel en porte les caractéristiques usuelles.

La sphère est un objet de référence de la 3D : on y distingue plus facilement les propriétés des matériaux lorsqu'il s'agit de faire des tests de textures ou de finis de surface. Elle est utilisée comme objet témoin dans les recherches en modélisation afin d'apparenter l'image numérique à celle de la réalité. Opérant un déplacement de l'image vers le monde tangible, l'artiste a inversé la situation : il a en quelque sorte réduit la résolution de la sphère, réduisant du même coup son effet de réalisme auquel le numérique nous a paradoxalement habitués. Construites selon le principe de la modélisation 3D, deux sphères à facettes sont constituées de triangles équilatéraux et isocèles. Présentées sur des socles, comme en exergue des tableaux et des sérigraphies, les sphères « Sans titre » de l'exposition sont des assemblages de retailles de mélamine.

La modélisation, ne l'oublions pas, provient d'un savoir mathématique prénumérique – prémoderne, me dira l'artiste. Il s'agit ici de revisiter une forme de savoir-faire traditionnel, celui de la courtepointe. Née d'une nécessité de développer une économie pratique, la courtepointe fait partie de l'imaginaire traditionnel québécois – au même titre que la ceinture fléchée, à laquelle Julien Boily s'est également intéressé par le passé. L'assemblage de triangles permet de créer une surface de format *x* – couverture, sphère de bois ou objet 3D – à partir d'unités pouvant être réduites à presque rien, en résonance avec le principe de résolution dans le langage numérique. En écho à l'idée d'une certaine économie – car il s'agit d'une matière facile à trouver par la récupération de meubles bas de gamme –, la mélamine a été en quelque sorte extraite des tableaux.

Inversement à l'affirmation de la matérialité des sphères de mélamine et en continuité avec les propositions picturales de l'exposition, une impression numérique occupe la salle du fond. De grand format, « Bloc surprise » est une image composée d'un duo d'objets en suspension, sphère miroir et bloc mystère à l'avant-plan, situés dans un espace indéfini, rempli d'un nombre infini d'autres sphères. L'ensemble de l'image fait l'effet d'un complexe jeu de réverbérations et de rebonds entre les éléments : compactés comme des atomes, ils donnent l'impression d'entrer en collision de manière permanente. Cependant, l'image se transforme presque imperceptiblement sous l'effet d'une projection vidéo qui agit comme un *mapping* lumineux. Animant subtilement l'image à intervalles réguliers, une lumière en mouvement vient « augmenter » les éléments. Ce faisant, l'artiste leur confère une sorte de matérialité évanescente. Suspendu et reflété dans la sphère, le bloc est comme une question posée à lui-même : en flottaison, opalescent, il reste sans réponse.

La majorité des œuvres de *Paradigme objet* nous propose un objet *x* qui rencontre son reflet dans une sphère miroir, de même qu'un hors-champ constituant un contexte externe dont on nous donne une vue partielle. En résonance avec la notion de paradigme faisant écho au titre de l'exposition, ce sont autant de visions du monde et de représentations de ce qu'il contient que portent en eux les objets qui le composent. Nous habitons ce monde et il nous habite, mais cette relation – bien que réciproque – n'est pas nécessairement équivalente : ce qui est en nous appartient au monde qui nous entoure, mais c'est une matière que nous transformons incessamment. Nous filtrons, traitons la matière du monde. Et il s'avère que cette matière n'est parfois qu'un reflet. ◀

Photos : Paul Cimon.

Nathalie Bachand est auteure et commissaire.

> Julien Boily, *HI&LO (devant la foule)*, huile sur toile, 2016.